

**SAINT-AUBIN, Bernard, *King et son époque*. Montréal,
Collection « Jadis et naguère », Les Éditions La Presse, 1982.
409 p. 14,50 \$.**

Richard Jones

Volume 37, Number 2, septembre 1983

Travailleurs et mouvements sociaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304175ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304175ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jones, R. (1983). Review of [SAINT-AUBIN, Bernard, *King et son époque*. Montréal, Collection « Jadis et naguère », Les Éditions La Presse, 1982. 409 p. 14,50 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(2), 356–358.
<https://doi.org/10.7202/304175ar>

SAINT-AUBIN, Bernard, *King et son époque*, Montréal, Collection «Jadis et naguère», Les Éditions La Presse, 1982. 409 p. 14,50\$.

Bernard Saint-Aubin livre ici la première biographie substantielle en langue française de l'ancien premier ministre canadien, William Lyon Mackenzie King. Pour préparer cet ouvrage, l'auteur a consulté les principales études parues sur King et, plus généralement, sur la période pendant laquelle il a vécu. Il n'a pas fait de recherches nouvelles de sorte que celui qui connaît les travaux déjà existants ne trouvera pas ici de faits inédits. Faut-il souligner que cet ouvrage se destine au grand public qui, faute de lire l'anglais, peut difficilement s'initier à l'histoire canadienne? Car il faut bien le reconnaître: les francophones ont peu écrit, ou du moins publié, sur l'histoire du Canada.

L'on conviendra qu'un bon biographe réussit à dégager les rapports qui lient son sujet à l'époque qu'il traite. Il doit montrer comment son personnage agit sur son milieu et comment l'environnement politique et social le conditionne. En d'autres termes, le biographe sait dépasser les faits et gestes propres à l'individu et tente de situer son sujet dans une juste perspective. À cet égard, Saint-Aubin procède d'une manière quelque peu surprenante, du moins dans

le premier quart du volume, car il consacre de nombreuses pages à des questions auxquelles King a été peu mêlé. C'est notamment le cas des chapitres portant sur la Loi navale, la réciprocité, la première guerre mondiale, la conscription, l'intervention canadienne en Russie, et la grève de Winnipeg. Puisque King a peu participé à ces événements, on voit mal leur place dans cet ouvrage.

Qui est le King qui ressort de ces pages? Si l'auteur le critique à certains égards, il n'en reste pas moins qu'il voue une admiration certaine à ce «grand conciliateur», à cet «artisan de l'unité nationale». Saint-Aubin nous peint un King n'ayant pas peur de soutenir des positions impopulaires. Comme candidat anti-conscriptionniste de Laurier dans York-Nord en 1917, il est battu, mais «il avait eu le courage d'afficher ouvertement ses convictions dans un comté où il y avait passablement de francophobie à cette époque» (p. 311). Un peu plus loin, cependant, l'auteur cite King, ravi de son triomphe aux élections de 1940, notamment au Québec: «Je pensais souvent à ce que sir Wilfrid Laurier me disait... quand j'ai manifesté l'intention de briguer les suffrages pour lui dans York-Nord contre la conscription — que j'aurais la province de Québec pour le reste de ma vie» (p. 319). Peut-être King était-il courageux, mais son courage était surtout bien calculé.

Si Saint-Aubin admire son sujet, c'est sans doute un peu en fonction de l'antipathie qu'il porte aux adversaires de King, ceux qui auraient voulu le bloquer. King a battu W.S. Fielding au congrès de leadership de 1919; Fielding avait alors 71 ans, était «réactionnaire», et surtout «il ne comprenait pas nos (*sic*) aspirations vers une plus grande autonomie» (p. 130). King était indulgent pour les transfuges unionistes, des libéraux qui avaient abandonné Laurier en 1917, alors que d'autres libéraux «dévorerés par l'ambition» (p. 134), auraient voulu sévir contre eux. King a eu du mal à surmonter la menace du parti libéral posée par les Progressistes. Ceux-ci «ne semblaient pas comprendre la position de King» (p. 163). Si l'attitude du chef libéral en 1926, alors qu'il demande au Gouverneur général de lui accorder une dissolution à un moment où King fait face à une motion de censure en Chambre, «nous paraît on ne peut plus illogique» (p. 204), il semble «clair comme le soleil en plein midi que Lord Byng n'avait qu'une préoccupation, confier le pouvoir à Meighen... Son seul souci, qui primait les questions constitutionnelles, était de donner une chance à Meighen» (p. 205). King s'est toujours efforcé de «prévenir les affrontements ethniques, religieux et régionaux» tandis qu'un «Meighen ou un Bennett n'ont jamais eu un souci aussi marqué dans ce domaine» (p. 398). Il a cherché à centraliser les pouvoirs de taxation; Duplessis et Drew ont résisté, appuyés sans doute par les milieux financiers qui «craignaient autant les réformes sociales que la peste... Duplessis et Drew n'ont jamais mordu la main de ceux qui emplissaient leur caisse électorale» (p. 373).

Le succès politique de King est indiscutable. Mais il est évident aussi que, pour lui, «unité nationale» signifiait hégémonie libérale qui, elle, ne supposait rien de moins que le leadership de King. Cette équation est fondamentale pour comprendre les gestes de l'homme politique. En vérité, il n'a jamais douté que son destin était de diriger le parti libéral et le pays. Jeune fonctionnaire, il est attiré par la politique. «C'est un ambitieux qui parfois veut brûler les étapes. Il a de très hautes aspirations» (p. 25). Il prépare sa carrière politique «en s'efforçant de se mettre en évidence... Il fréquente le grand monde, enfin tous ceux qui sont susceptibles de l'aider» (p. 25). Il est con-

vaincu que la Providence l'a destiné à devenir premier ministre (quoiqu'il n'ait jamais hésité à donner un bon coup de main à Dieu afin que les desseins célestes, ainsi que ceux de King se réalisent). Au pouvoir, il évite le plus possible de se prononcer trop clairement sur les questions de l'heure. Il est passé maître dans l'art de ménager la chèvre et le chou.

Tous les enfants, petits et grands, aiment les histoires de héros glorieux qui luttent vaillamment contre les méchants, finissent par triompher, et vivent longtemps heureux. Certes, King triomphe, et la longévité politique de ce «gros homme plein de mots», comme le décrivait la Progressiste Agnes MacPhail, ne fait pas de doute. Mais il ne deviendra pas prochainement le brave conquérant dont je raconte les exploits à mes enfants à l'heure du coucher. Je continuerai de préférer Beethoven, Helen Keller et les frères Wright!

*Département d'histoire
Université Laval*

RICHARD JONES